

une maladie spécifique, l'irradiation stérilisante des mâles de la lucilie (*Lucilia macellaria*), l'usage des larves de la coccinelle pour détruire le puceron de la luzerne dans les vallées de nos montagnes de l'ouest, la pulvérisation ou le poudrage avec des spores de *Bacillus thuringiensis* pour la destruction des larves de certaines mites et papillons, sont de bons exemples d'efficacité de la lutte biologique. Cependant, chacun de ces «remèdes» est très limité dans l'étendue de ces usages et dans son efficacité.

Les agriculteurs doivent pourtant faire face à une foule de parasites, d'insectes et d'acariens, de maladies, cryptogamiques et bactériennes, de mauvaises herbes, dont plusieurs espèces peuvent attaquer leurs cultures ou leur cheptel simultanément ou successivement pendant la période productive. Détruire un parasite sans détruire aucun des autres est souvent aussi vain que de n'en détruire aucun.

Les autorités du gouvernement fédéral et des États exigent que les produits agricoles ne soient pas gâtés par les insectes, soient parfaitement sains et présentent l'uniformité de qualité et de dimensions requise par les normes établies pour les denrées devant être expédiées d'un État à l'autre; de même, les animaux doivent être exempts de maladies contagieuses, de parasites internes et externes pour satisfaire aux exigences des services d'inspection des viandes. Le producteur agricole ne peut donc pas, en vérité, il ne doit pas, fournir de denrées dont la qualité tombe au-dessous des normes imposées. De plus, le transformateur qui prépare les denrées brutes fournies par le producteur est obligé de satisfaire rigoureusement aux caractéristiques portées sur l'étiquette s'il se propose de vendre ses produits en dehors de son État.

LA «CULTURE ORGANIQUE» EN CHINE

Le producteur agricole doit donc mener une lutte précise contre tous les parasites qui s'attaquent constamment à ses récoltes. Comment peut-il espérer y parvenir sans l'aide des produits chimiques agricoles? C'est une question à laquelle, naturellement, l'école de la «culture organique» répond en prétendant que si l'agriculteur n'utilisait que des fumiers organiques (et non pas les «infâmes» engrais chimiques), s'il laissait les oiseaux manger les quelques insectes qui oseraient attaquer les plantes cultivées «organiquement», s'il rejetait les antiparasitaires et les monstrueux pulvérisateurs, enfin s'il revenait simplement à la «nature» et pratiquait la culture organique, il n'aurait aucun ennui avec ses récoltes. Ce qui, en fait, est tout à fait vrai, mais pour la seule raison qu'il n'aurait pas de récolte du tout. C'est le cas de la Chine qui, depuis cinq mille ans, essaie de faire pousser ses cultures «organiquement» et est en ce moment même au bord de la famine.

L'agriculteur se trouve donc pris entre des règlements rigoureux sur la qualité et l'uniformité de ses produits, d'une part, et des limitations toujours plus strictes sur l'usage des produits chimiques agricoles, d'autre part, sans aucune alternative sensée et constructive pour desserrer cette étreinte.

Au cours des derniers mois, le problème a fait l'objet de nombreuses études de la part de comités et d'autorités compétentes des États et du gouvernement fédéral. Toutes ces études ont soigneusement envisagé l'importance relative de l'emploi des produits chimiques agricoles et des dangers que présentent ces produits pour la santé publique et la conservation de la faune. Ces groupes de spécialistes de haute compétence ont conclu sans exception qu'il ne serait pas possible d'atteindre la production agricole et le niveau alimentaire dont bénéficient les Américains si on supprimait l'emploi des produits chimiques agricoles. Chaque groupe a reconnu les risques qui peuvent être encourus lors de l'usage généralisé de certains antiparasitaires, mais a reconnu également que les mesures courantes prises par les autorités des